



CLÉLIE AVIT

JE NE SUIS PAS N'IMPORTE QUI



ROMAN



Clélie Avit

Je ne suis pas
n'importe qui

© Clélie Avit, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7270-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Les projets des autres

Je suis dans mon lit, comme très souvent ces derniers temps. Dehors, il fait une chaleur à crever et c'est le cas de le dire. Les volets sont rabattus, la fenêtre entrouverte, juste de quoi tenter un brin d'air. Je le sens à peine.

Sur ma table de chevet, mon téléphone vibre. Ce doit être l'heure. Pas l'heure de se lever, ni celle de se coucher, mais celle d'écouter si, oui ou non, j'ai été admise au baccalauréat.

Je n'ai pas envie de décrocher, d'autant que je sais déjà que la réponse est non. Tous le savaient déjà. « Joyer Alexandrine » n'aura pas son bac cette année. Et elle ne l'aura jamais. Pour la simple et bonne raison qu'elle n'a plus qu'un mois à vivre.

Je n'ai plus qu'un mois à vivre. Il va falloir que je m'y fasse.

Apathique, je jette un regard à l'écran. Le visage d'Émilie affiche son sourire habituel avant de disparaître sous une épaisse couche de noir. Le même noir qui recouvre mon esprit dès que je m'autorise à songer à ma leucémie.

Assez bizarrement, aujourd'hui, je lui préfère sa compagnie plutôt que celle de ma meilleure amie. Il faut dire que me lever devient de plus en plus compliqué. En dix mois, j'ai quasiment divisé par trois le temps que je peux passer debout à m'activer comme n'importe qui.

Oui mais voilà, je ne suis pas n'importe qui. Je suis Alexandrine, dix-sept ans, leucémique depuis près de douze ans et condamnée à mourir dans le courant de l'été. Je suis celle qui n'a pas vraiment songé à réussir ses examens, celle qui décompte les jours depuis qu'on lui a annoncé qu'il lui restait seulement dix mois pour respirer. Celle qui réalise que les miracles ne sont pas pour elle.

Mon téléphone vibre à nouveau. Un message, cette fois. Épuisée, je soulève l'appareil qui donne l'impression de peser vingt fois plus lourd qu'il ne l'est réellement. Émilie me propose un rendez-vous vanille, une petite tradition entre nous qui inclut beaucoup de blabla mais aussi une énorme quantité de vanille sous toutes ses formes.

Comme il m'en coûtera moins de parler que de taper sur l'écran, je choisis de l'appeler.

— Alors, tu as envie ? me demande-t-elle sans autre préambule.

Bon, au moins, pas de surprise. Si j'avais eu mon bac, elle aurait commencé par ça.

— C'est peut-être pas une très bonne idée, je réponds. Si je veux tenir ce soir...

— Donc c'est sûr, tu viens à la fête chez François ?

— Il fera moins chaud. Et puis... J'aimerais dire au revoir à tout le monde.

Même au travers du téléphone, j'entends Émilie déglutir. Elle aussi a eu dix mois pour encaisser le choc. Ça s'est même fait en douceur, mes absences de plus en plus fréquentes nous séparant peu à peu. Mais ça n'a pas été assez. Ça ne sera jamais assez, je crois.

— Gauthier passe te prendre ? demande-t-elle.

— Oui. Enfin, c'est ce qui est prévu.

— Ça ira pour lui, tu crois ?

— Je suis certaine qu'il a eu son bac.

— Ce n'est pas de ça dont je voulais parler.

Oui, bien sûr que tu ne voulais pas parler des résultats courus d'avance de mon ex-petit ami. Gauthier cartonne dans tout ce qu'il fait. Son unique faux-pas aura été de choisir la seule fille qui ne pouvait pas assurer. Celle qui l'a quitté le lendemain de sa dernière épreuve de bac, pour être sûre de ne pas trop le perturber. Celle qui a préféré lui dire adieu un mois avant la date fatidique plutôt que d'affronter son désarroi durant la phase critique. Et celle qui accepte quand même qu'il l'accompagne à sa dernière soirée de lycéenne...

— Tu amènes quoi, ce soir ? relance-t-elle devant mon silence.

— De la glace. Vanille, je complète inutilement.

— Tu veux que je vienne pour qu'on se prépare ensemble ?

— Mmm... Ma maman voudrait m'aider. Je crois qu'elle a envie de... D'avoir une fille normale une dernière fois.

Une fille qui va fêter les résultats du bac chez son délégué de classe. Une fille qui se fait accompagner par son pas-si-ex-petit ami brillant et toujours amoureux d'elle. Une fille qui n'a pas prévu de disparaître dans un mois.

— Bon. Alors à ce soir ?

— À ce soir, dis-je en luttant contre les larmes.

Et je raccroche, reposant le téléphone à tâtons sur ma table de chevet. Il va falloir que je fasse mieux que ça, ce soir, sinon mon mascara va y passer.

Il est dix-huit heures trente quand Gauthier arrive chez moi. J'ai choisi une robe rouge et un gilet blanc pour cacher mes épaules trop saillantes. Ma mère a fait des prouesses pour masquer mes cernes et me donner bonne mine. Elle le fait tant, depuis un an, qu'elle est devenue experte. Aux pieds, je n'ai que mes vieilles sandales d'été mais comme je serai sûrement la seule à les regarder, ça n'est pas un problème.

Lentement, je descends les escaliers. La journée complète de repos paraît avoir eu ses avantages. Je peux m'installer dans la voiture des parents de Gauthier sans le moindre vertige.

— Tu es sublime, me dit-il.

— Merci. Toi aussi.

Ma mère m'a dit la même chose en sortant de la maison et elle m'a émue au risque d'en ruiner mon maquillage. L'entendre de la bouche Gauthier équivalait à un coup de poignard en plein cœur.

Le quitter a fait partie des choses les plus dures, récemment, mais c'était la seule issue envisageable. J'imagine qu'il s'y attendait même si ça n'a pas dû être facile pour lui non plus. Sa proposition de m'accompagner ce soir était une surprise. Peut-être sa façon de me dire au revoir.

Dès notre arrivée, je repère Émilie. Je lui confie Gauthier le temps de trouver

le congélateur, refusant leur soutien. Je tiens encore debout. Je ne veux pas déjà être celle que l'on porte et que l'on assied.

— Bonsoir madame Colet, dis-je en croisant la mère de François, mon délégué. J'aurais besoin de mettre ça quelque part.

— De la glace, oui ! François m'a prévenue qu'une de ses amies risquait de...

Puis elle se coupe net en voyant qui je suis.

Bien évidemment, je me doute que François lui a parlé de moi un jour ou l'autre. Vu le nombre de fois où il m'a accompagnée chez le proviseur...

Il faut dire que mon année de terminale n'a pas été de tout repos. Avant d'en arriver à avouer la terrible nouvelle, j'avais été cataloguée comme absentéiste, paresseuse et insolente, à juste titre : ma leucémie affectait aussi mon humeur. C'est encore le cas aujourd'hui mais j'ai fait des progrès. Quoique je ne suis pas certaine qu'on puisse considérer comme « progrès » le fait de se couper du monde pour éviter de décevoir les gens qu'on aime.

Madame Colet reprend ses esprits et me montre le congélateur. J'y glisse les deux barquettes de crème glacée, lui offrant le sac réfrigéré. Elle me remercie poliment puis je m'éclipse.

La soirée se passe comme tout le monde aurait pu s'y attendre. Des ragots, de la musique et une quantité d'alcool surveillée du coin de l'œil par les adultes qui abandonnent toute prétention de gérer les verres après vingt-et-une heures.

À une quinzaine d'élèves de notre classe s'ajoutent les petits-amis de chacun et chacune mais aussi les frères et sœurs de François. Parmi eux, je reconnais Lucas qui était en théâtre avec moi cette année. Notre lycée ayant la particularité de mixer les niveaux durant les cours d'arts dramatiques, j'ai joué avec lui à quelques reprises bien que nous ayons un an d'écart. Par chance, Gauthier et lui sont camarades d'escrime. C'est ce qui m'a décidée à le laisser m'accompagner.

Pour le reste, la chance me fait défaut. Autour de moi, ça parle d'avenir, de projets, de bains de plages et de vacances. Si je réussis à garder un brin d'optimisme durant les deux premières heures, mon moral sombre une fois la nuit tombée.

Fatiguée, je trouve une chaise près d'une haie, ordonnant à Émilie et Gauthier

de cesser de jouer les garde-malades. Je m'en déloge bien vite. Derrière, un couple s'embrasse si langoureusement que leur salive pourrait éclabousser mes chaussures.

Je n'ai cependant pas plus de chance vers la terrasse d'où Lucas et ses amis s'en vont.

— Si j'étais toi, je n'irais pas par là-bas, me lance Lucas.

Je me retourne, perplexe, quand deux voix s'élèvent depuis l'arrière de la maison.

— C'est fini, entonne une voix féminine.

— Comment ça ?

— C'est fini. Je ne peux pas être plus claire.

Il me semble reconnaître Alicia, une des filles de ma classe. Et pas besoin d'être Einstein pour deviner que celui qui lui répond est son petit-ami, ou plutôt son ex vu la teneur de la conversation.

— Parce que tu quittes le lycée ? reprend l'ex.

— Oui.

— Alors un an d'écart dans un lycée, ça passe, mais un an d'écart entre le lycée et l'université ça ne passe plus ?

— C'est ça.

Un silence s'ensuit, ponctué d'une phrase qui nous cloue tous sur place.

— Dire que je te croyais intelligente.

Dans mon dos, Lucas et ses amis ricanent. Je me dis qu'il est temps de faire demi-tour lorsque le garçon-plaqué apparaît. En m'apercevant sur la terrasse, il s'arrête et me fixe quelques instants. Personnellement, je ne vois rien de lui car il se tient trop dans l'obscurité.

— Merci pour la soirée, lance-t-il à Lucas, plus en arrière.

— T'es sûr que tu veux pas rester ? s'étonne Lucas.

— Non, c'est bon. J'en ai que pour une heure en courant.

— La vache ! Attends, je demande à mon père de te ramener ! Papa !

Le garçon veut s'interposer mais le père de Lucas arrive avant.

— Tu es le fils Perret, c'est ça ? demande monsieur Colet.

— Ça ira, monsieur. Je vous promets que j'ai besoin de courir. Merci encore.

Puis il s'en va. Et je réalise que je meurs d'envie de faire pareil.

Avant d'avoir pu me décider, Émilie surgit, pétillante.

— Viens, il paraît qu'ils vont allumer un feu de camp.

Je suis tout le monde en direction du feu que François s'échine à démarrer. Son père lui vient en aide et une dizaine de minutes plus tard, un joyeux brasero illumine leur jardin.

Debout à côté d'Émilie, je sens mes jambes commencer à flageoler. Une présence arrive à mon autre épaule et une main se glisse dans la mienne. Je rêve de m'y accrocher mais je ne peux pas. S'il y a quelque chose que j'ai compris avec ma leucémie, c'est qu'on a beau maintenir les apparences, quand la fin viendra, je serai la seule à partir. Rien ne sert de se torturer jusque-là.

Je retire ma main. Gauthier passe de l'autre côté du feu de camp. Ses yeux sont rouges et pas à cause de la couleur des flammes. Une autre camarade de classe, Charlotte, se retrouve à côté de moi. Elle n'a pas l'air très réjouie.

— Qu'est-ce qu'il a, ton petit-ami ? me demande-t-elle.

— Ce n'est plus mon petit-ami, j'avoue à mi-voix.

— Quoi ? Depuis quand ?

Hébétée, je la regarde. Charlotte est dans ma classe depuis deux ans, en spécialité théâtre elle aussi. Même si elle n'a jamais égalé Émilie en termes d'amitié, elle reste quelqu'un que j'apprécie. Ou que j'appréciais. Son air soudain outré ne me dit rien qui vaille.

Pitié, je ne suis pas venue pour ça. Mais je suis venue pour quoi, en fait ?

— C'est toi qui l'as quitté ? poursuit-elle.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? je riposte, lasse.

— Bah, c'est bon, coupe-t-elle. J'ai compris. T'as plaqué le théâtre en cours d'année. Tu plaques le petit-ami idéal en cours de route aussi. T'assumes rien, en fait.

— Hé ! riposte Émilie. T'as pas le droit de lui dire ça !

— Oh, ça va, on l'a assez entendue, celle-là ! Gauthier a été avec elle toute l'année ! Il aurait pu assurer ce mois-ci aussi ! Pourquoi elle le plante juste avant...

La voix de Charlotte vacille mais c'est juste pour s'éviter de prononcer le mot interdit. Car oui, mes camarades étaient au courant. Un peu compliqué de leur cacher mon état quand je ne venais qu'un jour sur trois.

— C'est pas sympa, conclut-elle, à court d'idées.

— Sympa ? répète Émilie. Tu crois que la vie a été sympa avec elle ?

— Euh... Je suis pas encore morte, dis-je à Émilie pour tenter de la calmer.

— Arrête, Alex. C'est peut-être pas cool d'avoir quitté Gauthier, mais si tu l'as fait, c'est que t'avais de bonnes raisons.

Tête basse, je fixe mes chaussures. Oui, pour moi, j'avais de bonnes raisons. Que ce soit pour le théâtre que je ne pouvais plus endosser ou pour mon petit-ami que je décevais un peu plus chaque jour. Ou pour mes absences à répétition et ma démotivation totale. Ou pour mon humeur lunatique et...

Pfff, la liste est trop longue. Charlotte n'a pas tort. Ma leucémie a une part de responsabilité mais ce n'est pas elle qui s'est désistée à chaque fois. C'est bel et bien moi.

— OK. J'assume. J'ai décroché en cours d'année.

— Décroché ? renâcle Charlotte. Fais-moi rire. Tu nous as lâchés comme si on valait rien ! Même Émilie ne savait plus quoi faire ! Elle était là tout le temps pour toi, et toi, t'étais même pas foutue de répondre à ses messages correctement ! T'as mis deux mois à nous dire que tu n'intégrerais plus le projet de fin d'année. Deux mois de suspense où on se disait « Que va faire Alex ? Que veut Alex ? » On s'est tous pliés en quatre pour que tu puisses participer. On a changé cinq fois ton poste aux lumières. On a tout fait pour que tu puisses être là jusqu'au bout et qu'est-ce qu'on a eu en échange ? Un « Désolée, je ne viens